

chancelier indépendant

*La
Wallonie*



Affiliée au Front de l'Indépendance.

HOMMAGE A FRANÇOIS BOVESSE.

Ils ont tué François! Ils ont visé Namur en plein cœur et l'ont touché. La jolie petite ville mosane perd un homme qui lui rapportait, comme à une mère, toutes ses fleurs, tous ses succès, tous ses honneurs. La Wallonie perd un de ses fils les plus aimants. Il meurt face à l'ennemi, en champion et en martyr de la civilisation latine et de la liberté.

On sait aujourd'hui, que les assassins appartiennent au groupement DE VLAG (Duitsche-Vlaamsche Arbeiders Gemeenschap) et qu'ils opéraient sur l'ordre de leur organisation. Cela se passe de commentaire. Dans un tract répandu le jour des funérailles les meurtriers tinrent à souligner qu'ils assassinaient au nom de Léopold III.

Entre les amis de l'occupant et François Bovesse l'antithèse était flagrante. Bovesse ? Mais c'est le jeune soldat qui, en 1914, quitta le dernier la position fortifiée de Namur et qui le premier, en 1918, y rentra. Bovesse ? C'est l'ardent Wallon qui, face au péril germanique, clama, dans sa ville d'abord, dans la Wallonie ensuite, la nécessité de défendre la civilisation latine. C'est le démocrate qui, épris de liberté, ne fléchit jamais devant la menace fasciste. Bovesse ? C'est le gouverneur qui fit, en 1940, tout son devoir et que les nageurs en eau trouble, les fascistes à retardement, les totalitaires éventuels accusèrent calomnieusement d'avoir fui, alors qu'il remplissait ponctuellement son obligation de se soustraire à l'occupant. Quand il revint, quand il connut les monstrueux rapports entre le "roi prisonnier" et le gouverneur allemand, il refusa, dignement, de souscrire et d'approuver. Cette fière et noble attitude explique sa mort.....

Démocrates et Wallons, nous tenons à lui rendre un double hommage. Un jour que, prévoyant de loin les événements actuels, il évoquait le cas où il faudrait choisir entre les extrêmes et se demandait où il faudrait aller: "à gauche, répondit-il lui-même, du côté du cœur!" Et plus récemment, comme on évoquait devant lui le problème des nationalités, il déclara: "Je ne crois pas possible de donner à la Wallonie la forme d'un état indépendant, mais, si le problème du retour à la France était posé, je répondrais: "oui, sans hésitation". Nous n'avons pas à commenter ces paroles. Le titre de notre journal est un drapeau. Ce n'est pas un programme. L'heure des solutions n'est pas venue. Mais, devant l'homme de cœur, l'avocat loyal, le mari et le père d'une affectueuse tendresse, le camarade de tous, le poète qu'il était resté malgré tout, le démocrate, le Wallon qui donna le "Pont de France" à sa ville natale, le précurseur qui fit flotter l'étendard au coq hardi et, surtout, le martyr qui reçut, face à l'ennemi, la mort digne de sa vie, la "Wallonie indépendante" incline son drapeau, et, se penchant vers sa tombe, murmure, pour qu'il l'entende: "François, le combat continue!"



Vive le Gouvernement Provisoire de la République Française !
Lorsque le général Eisenhower fit débarquer ses troupes en Algérie, toute l'Europe démocratique vit sa joie tempérée par une douloureuse surprise: les personnages auxquels le commandement américain semblait accorder le pouvoir civil s'appelaient Darlan, Pucheu, Peyrouton, Tlandin, Giraud. Ils amenaient, dans leurs bagages, le comte de Paris, ami de Laval.

Sautant des bras de l'Allemagne, dans ceux de l'Amérique, la finance prétendait continuer son règne et faire de la trahison un honorable tromplin. Alors, quel avenir ne devions-nous pas craindre ? Nos Cobourg, nos de Man, nos Romsée, nos Lippens étaient-ils nos futurs gouvernants ?

Heureusement, la France réagit aussitôt. Intellectuels et manuels, patriotes de l'armée et patriotes des chantiers, firent ensemble face au péril. Non, la trahison ne payerait pas ! Non, la trahison ne dominerait pas ! Non, ce ne serait pas l'intérêt mais la dignité morale qui donnerait le titre à l'autorité française ! Dirigeant toute la résistance extérieure et intérieure, le comité national de la libération parvint à éliminer progressivement ces collaborateurs qui auraient dû être reçus à coups de fusil. Le comité de la libération vint à Alger. Il est maintenant reconnu par tout l'héroïque peuple de France comme le Gouvernement Provisoire de la République. L'Union Soviétique lui fit un accueil fraternel et lui délégua un ambassadeur. Malheureusement, les gouvernements américain et britannique trouvèrent un prétexte spécieux pour agir autrement. Une poignée d'émigrés réactionnaires s'est proclamée "gouvernement polonais" de Londres. Il fut, en hâte, reconnu. Cinq pauvres bougres, anciens complices de Léopold III, louvoyants et ballotés échouent sur les rivages de la Grande Bretagne et se trouvent involontairement dans le camp des alliés... On leur laisse le droit de se parer du titre de Ministre ! Or, tandis que ces cabinets d'opérette sont admis à signer des traités, l'organisation massive et bien charpentée, reconnue par la France républicaine, l'organisation, la seule, avec laquelle il faut bien prendre des arrangements, se voit contester par des Gouvernements alliés son titre et son autorité. Pourquoi ? Les raisons ne sont que trop visibles. Le Gouvernement d'Alger a le tort d'être républicain au sens traditionnel du mot et de s'appuyer sur le bon peuple de France. La Marseillaise et le Chant du départ ont retrouvé leur accent révolutionnaire, le mot "patriote" a repris son ancienne acception, la carmagnole de Grenier trouble l'esprit de William Pitt qui nous fait songer, nous, à Friedrich von Cobourg. Une fois de plus, le drapeau de la France devient celui de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. Alliée à l'U.R.S.S., à la Yougoslavie et, bientôt, à l'Italie nouvelle, la France représente encore, et toujours avec la même foi et le même enthousiasme, ce trésor de forces spirituelles que châteaux et coffres-forts voudraient s'acharner à détruire. Souhaitons que M.M. Roosevelt et Churchill sachent imposer le silence à ces puissances néfastes et comprennent que la France nouvelle, qui est la vieille Gaule, reste le cœur et le cerveau de l'Europe. M.M. Roosevelt, Churchill, Eisenhower, se doivent de ne point ternir leur réputation de libérateurs et de ne point permettre aux banques et aux trusts de monnayer l'admirable sacrifice des soldats venus sur le sol d'Europe pour abattre le fascisme. L'invitation faite au président du Gouvernement provisoire nous donne l'espoir d'un prochain triomphe de l'esprit démocratique, seul capable d'unir solidement les forces qui, mues par un même idéal, se jettent à la gorge de l'impérialisme hitlérien.

Consciencés inquiètes...

Comediantes! Léopold III, en mal de publicité, s'est rendu récemment encore à Berchtesgaden. Il a obtenu d'Hitler son arrestation. Nous tenons de source certaine la nouvelle de cet accord parfaitement dans le genre des deux complices.

Tragédiantes! Monsieur Pierlot fit avant la guerre le jeu de l'Allemagne. Le hasard l'a repoussé en Angleterre. Dans ce pays, il s'efforça d'empêcher les Wallons de s'engager dans les troupes Gaullistes et dans l'armée britannique. A peine M. Cobourg est-il retourné dans sa patrie que M. Pierlot verse des larmes d'attendrissement. Tout cela est tout bonnement écoeurant. Monseigneur Van Roey a élevé la voix contre les alliés.

Fou Monseigneur Mercier élevait la voix contre les allemands.

Léopold, Pierlot, Van Roey, ayez au moins la pudeur d'attendre que le rideau soit tombé pour commencer votre vaudeville !

=====